# CHANTS DU DÉSESPÉRÉ

(1914-1920)

VOT
27/6/21

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES, 1905.

IMAGES ET MIRAGES.

NOTES SUR LA TECHNIQUE POÉTIQUE

EN COLLABORATION AVEC GEORGES DUHAMEL.

LIVRE D'AMOUR

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

DÉCOUVERTES

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

LE PAQUEBOT TENACITY

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

V6995c

CHARLES VILDRAC

# CHANTS DU DÉSESPÉRÉ

(1914-1920)

TROISIÈME ÉDITION

nrf

167744.
28.11.21.

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME, 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, 125 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT 8 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, 17 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXVII ; 940 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT 10 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, 800 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 800, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET 100 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930. CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1920.

# CHANTS DU DÉSESPÉRÉ

(1914-1920)

# CHANT DU DÉSESPÉRÉ

*Au long des jours et des ans,*
*Je chante, je chante.*

*La chanson que je me chante*
*Elle est triste et gaie :*
*La vieille peine y sourit*
*Et la joie y pleure.*

*C'est la joie ivre et navrée*
*Des rameaux coupés,*
*Des rameaux en feuilles neuves*
*Qui ont chu dans l'eau ;*

*C'est la danse du flocon*
*Qui tournoie et tombe,*
*Remonte, rêve et s'abîme*
*Au désert de neige ;*

*C'est, dans un jardin d'été,*
*Le rire en pleurs d'un aveugle*
*Qui titube dans les fleurs ;*

*C'est une rumeur de fête*
*Ou des jeux d'enfants*
*Qu'on entend du cimetière.*

*C'est la chanson pour toujours,*
*Poignante et légère,*
*Qu'étreint mais n'étrangle pas*
*L'âpre loi du monde ;*

*C'est la détresse éternelle,*
*C'est la volupté*
*D'aller comme un pèlerin*
*Plein de mort et plein d'amour !*

*Plein de mort et plein d'amour,*
*Je chante, je chante !*

*C'est ma chance et ma richesse*
*D'avoir dans mon cœur*

*Toujours brûlant et fidèle*
*Et prêt à jaillir;*

*Ce blanc rayon qui poudroie*
*Sur toute souffrance ;*
*Ce cri de miséricorde*
*Sur chaque bonheur.*

# MOBILISATION

La guérite, lourd cercueil
Ouvert debout, à la pluie ;

Le portillon de la grille
Qu'on ne franchit pas sans frémir,
Qu'il vous livre ou qu'il vous délivre ;

Le poste de police et son bat-flanc :
Sommeil de forçats, traqué par la lampe ;
Tourment du concierge à cartouchières ;
Bêtise et néant des consignes.

Ah ! rien n'est changé depuis mon "service" ;
C'est toujours la dure écurie à hommes ;
C'est toujours ton règne ô coaltar funèbre,
Dans les chambrées comme aux latrines.

Horreur ! Les maîtres de céans
Ce sont toujours les capitaines de ton temps :

Ces deux qu'on nommait Bostock et Ravachol.

Tels qu'autrefois pendant l'exercice,
Au milieu de la cour je les retrouve
Piaffant par jeu, changeant de cambrure,
Posant pour la botte, posant pour le poil
Et pour le poitrail si plein de sa croix :
La croix des quinze ans de service et de manille.

Nation armée ! vois-les qui te regardent
Entrer chez eux comme au pénitencier.

Va, ne crains pas qu'ils t'accompagnent
Demain, le long des bois hantés
Où les balles coupent les branches.

Ils te garderont peu de jours :
Le temps de te rendre étouffants
Les habits qu'ils vont te remettre ;
Le temps que s'humilie et tremble
Le paysan qui les nourrit ;
Le temps que leur bêtise offense
Plus d'un homme qui va mourir.

Ils te conduiront à la gare
Et rentreront dans leur caserne,
Pour que la Caserne demeure.

Rapporte-leur, quand tu reviendras,
O nation armée, le pompon de gloire
Le nouveau pompon dont ils seront gardiens
Et que seuls ils sauront dignement arborer.

# AVEC L'HERBE

A BERTHOLD MAHN

Ah ! que je vous regarde avec des yeux fervents,
Arbres grandis ici et là sans contrainte,
Mes frères qu'on n'a pas comptés et mis en rangs
Et qui mêlez doucement vos bras et vos têtes !

Que je ne te force pas à tomber avant l'heure,
Petite feuille d'or qui rêves en te berçant ;
Tu naquis pour danser dans l'air et la lumière,
Reste jusqu'à la fin de ta danse et de ton sang !

Ah ! et toi, gazon vif, herbe populeuse, heureux peuple
Que font jouer les vents et l'ombre des nuages ;
Clémence de la terre ! Espérance invincible
Qui renaît de la cendre et qui perce la neige !

Qu'en toi je m'agenouille et que je cache
en toi,
Herbe, ma face d'homme qui fait fuir les
bêtes !
Que je sois confondu à ta taille; et ta loi,
Que je la réapprenne et qu'elle me relève !

Brins verts contre ma bouche et que mon
souffle fait trembler,
Je vous confie la détresse de l'homme
Et la honte où il est d'avoir encore abandonné
Le soin de son royaume au rebut des âmes.

Herbe que rajeunit et lave chaque aurore,
Je convie en ton cœur les cœurs toujours
aimants;
Je convie en ton cœur ces peuples vieux qui
pleurent,
Repliés sous un joug sanglant!

# SOUVENIRS

A GEORGES PIOCH

Souvenirs, ô souvenirs
Le présent pèse sur vous
Comme l'eau sur des jardins
Submergés depuis trois ans !

La guerre sur vous s'augmente
Et ajoute à votre foule
D'autres souvenirs noyés.

Je voudrais m'en aller seul
Sur un haut plateau ;
Je ne verrais que le ciel,
Le ciel de toujours

Et les tribus d'herbes frêles
Qui tremblent et rêvent.

J'établirais mon abri
Dans les cailloux millénaires
Fidèles du vieux soleil.

C'est là qu'après trois années
Enlisées dans les désastres,
Je retrouverais
Ce silence où les pensées
Font leur bruit violent.

O souvenirs de la guerre,
C'est là que je connaîtrais
Vraiment vos voix redoutables;

Et c'est là qu'enfin mon cœur
Pourrait délivrer
Sa colère et sa douleur,
Sa honte et ses larmes.

# CHANT D'UN FANTASSIN

A ANDRÉ BACQUÉ

Je voudrais être un vieillard
Que j'ai vu sur une route ;
Assis par terre au soleil
Il cassait des cailloux blancs
Entre ses jambes ouvertes.

On ne lui demandait rien
Que son travail solitaire.
Quand midi flambait les blés,
Il mangeait son pain à l'ombre.

*
* *

Je connais dans un ravin
Obstrué par les feuillages
Une carrière ignorée
Où nul sentier ne conduit.

La lumière y est furtive
Et aussi la douce pluie ;
Et un seul oiseau parfois
Interroge le silence.

C'est une blessure ancienne,
Etroite, courbe et profonde
Oubliée même du ciel ;

Sous la viorne et sous la ronce
J'y voudrais vivre blotti.

*
* *

Je voudrais être l'aveugle
Sous le porche de l'église :

Dans sa nuit sonore il chante !
Il accueille tout entier
Le temps qui circule en lui
Comme un air pur sous des voûtes.

Car il est l'heureuse épave
Tirée hors du morne fleuve
Qui ne peut plus la rouler
Dans sa haine et dans sa fange.

*
* *

Je voudrais avoir été
Le premier soldat tombé
Le premier jour de la guerre.

# TRÈVE

Blanc matin de décembre où rêve
Un peu la grâce printanière.

Ces loques lourdes d'eau s'élèvent
Aux longs élans d'un vent attiédi.
Le cœur transi se gonfle aussi.

Le grand voile du ciel voyage
Et les gouttes fines et rares
Qu'il abandonne dans sa hâte
Sont agréables à mon front.

Ah ! depuis que je suis un homme
J'en ai vécu, de tels matins !
Et je me chante un de ces airs
Que je connais depuis longtemps;

Un credo vigoureux et tendre,
Un chant dont a besoin mon cœur,

Qui s'accorde une trève aussi
Pour étroitement réunir
A ce matin ceux de naguère;
Et pour oublier que je suis
Dans le deuil et dans la guerre.

# RELÈVE

A notre place
On a posé
Des soldats frais
Pour amorcer
La mort d'en face.

Il a fallu toute la nuit pour s'évader.
Toute la nuit et ses ténèbres
Pour traverser, suant, glacé,
Le bois martyr et son bourbier
Cinglé d'obus.

Toute la nuit à se tapir,
A s'élancer éperdument,
Chacun choisissant le moment,
Selon ses nerfs et son instinct
Et son étoile.

Mais passé le dernier barrage,
Mais hors du jeu, sur la route solide,
Mais aussitôt le ralliement
Aux lueurs des pipes premières,

Dites, les copains, les heureux gagnants,
Quelle joie titubante et volubile !

Ce fut la joie des naufragés
Paumes et genoux sur la berge
Riant d'un douloureux bonheur
En recouvrant tout le trésor ;

Tout le trésor fait du vaste monde
Et de la mémoire insondable
Et de la soif qu'on peut éteindre
Et même du mal aux épaules
Qu'on sent depuis qu'on est sauvé.

Et l'avenir ! Ah ! l'avenir,
Il sourit maintenant dans l'aube :

Un avenir de deux longues semaines
A Neuvilly dans une étable...

*
* *

Ah ! les pommiers qui sont en fleurs !
Je mettrai des fleurs dans mes lettres.
J'irai lire au milieu d'un pré.
J'irai laver à la rivière.

Celui qui marche devant moi
Siffle un air que son voisin chante ;
Un air qui est loin de la guerre :
Je le murmure et le savoure.
Et pourtant : les tués d'hier !

Mais l'homme qui a trébuché
Entre les jambes de la Mort
Puis qui se relève et respire
Ne peut que rire ou sangloter :
Il n'a pas d'âme pour le deuil.

La lumière est trop enivrante
Pour le vivant de ce matin ;
Il est faible et tout au miracle
D'aller sans hâte sur la route.

Et s'il rêve, c'est au délice
D'ôter ses souliers pour dormir,
A Neuvilly, dans une étable.

# PRINTEMPS DE GUERRE

J'étais boueux et las
Et le soir dans les bois
M'étreignait la poitrine.

Je m'étais étendu
Sur un sombre tapis
D'herbes froides et lisses.

Un papillon d'argent
Errait dans l'air inerte
Avant d'aller mourir.

Des troncs d'arbres gisaient
Sciés depuis l'hiver ;
Mais il surgissait d'eux
Des pousses condamnées,

De tendres pousses vertes
Qui regardaient le ciel
Et croyaient au bonheur.

Pour le cœur, nul repos
Pour l'âme, nul sourire
Que celui de la mort !

Je me suis relevé,
J'ai regardé, stupide,
L'herbe longue brisée par le poids de mon corps.

Je me suis mis en marche.

# LA GRANGE

A GEORGES CHENNEVIÈRE

Quand tu étais étendu sur le dos,
Dans l'immense grange,
Au pied des piliers à peine équarris
Comme sous des arbres,

A la lueur des falots tu voyais
Jaillir jusqu'au faîte
Le branchage beau et plein de raison
Des vieilles charpentes.

Les deux pans du toit s'unissaient là-haut
Dans l'ombre profonde,
Où les araignées depuis cent années
Pendaient leurs doux voiles.

Tu n'avais rien vu durant de longs jours
Qui ne te fis honte;

Rien que des besognes de ravageurs
Et des sacrilèges.

D'où tu revenais, rien ne subsistait
Des foyers que l'homme
Avec tout son art et d'infinis soins,
Élevait pour l'homme.

Mais tu retrouvais ici la maison,
Belle comme un hymne!
Et le vieil amour incliné sur toi
De ses grandes ailes;

Ainsi que les voix qui montent vers Dieu
Vont peupler l'abside,
Tes yeux habitaient tout l'espace enclos
Dans son corps paisible.

C'était la Maison, le dernier témoin
Et le seul emblème
Pour louer encore l'œuvre de nos mains,
Nos mains criminelles.

Ton cœur exilé savait prier là
Les meilleurs génies :
Celui qui construit, celui qui laboure
Et celui qui chante.

Hélas ! Harnaché, tu partais un soir,
Docile et stupide,
Tu redevenais un lâche héros
Terré dans sa tombe.

Et quand, de retour au même repos
Tu cherchais la grange,
Tu ne voyais plus qu'un amas noirci
De bois et de pierres ;

Plus que les tronçons fumants des piliers
Debouts et tragiques,
Vieux accusateurs brandis devant toi !

# MONTBLAINVILLE

A LÉON BAZALGETTE

Maison, maison de Montblainville,
Abri d'une nuit frissonnante
Entre les coups de feu du soir et ceux de
l'aube !

Tes habitants étaient partis
Mais la vie en toi persistait
Comme la forme et la chaleur
D'un corps au creux d'un lit.

Contre ton âtre ranimé
Je suis resté blotti des heures
Pendant que les autres dormaient.

Je regardais, je regardais
Chaque objet fidèle à sa place ;
J'imaginais toute une vie
Où je m'étais servi de lui ;

Et j'étreignais de tout mon cœur,
Humble maison de paysan,
Ton vieux bonheur intact encore.

J'avais toujours connu
Tes assiettes sur le mur,
Ta lampe et son abat-jour,
Ton seau de bois et ta huche ;

Et j'écoutais sans m'en lasser le balancier
De la haute horloge sonore
Qui m'assurait avec lenteur
De l'égalité de la nuit.

Maison, maison de Montblainville,
Le lendemain tu flambais toute
Et l'herbe, aujourd'hui, à ta place
Doit recouvrir un éboulis de pierres.

Je pense à ceux qui t'ont perdue
Ceux dont je fus le dernier hôte
Et qu'un autre toit que leur toit
Abrite aujourd'hui quelque part.

Ils ne me connaîtront jamais ;
Et pourtant nous sommes peut-être,
Eux et moi, les seuls au monde
En qui survive ô maison morte
La douce image de ton cœur.

# INTERMÈDE

Pendant que j'étais chez la fruitière
Il est entré une petite fille,
Un litre couché dans son bras
Et des sous pressés dans sa main :

— Trois sous de sel et un litre de bière.

Sa bouchette aux lèvres froncées
Avait grand sérieux et pensait :
Dépêchons-nous ! Que de soucis !

Sa bouchette aux lèvres froncées
N'empêchait pas mais accusait plutôt
Dans les joues fraîches, deux fossettes ;
Et son petit nez de bébé
Semblait railler sa gravité.

Mais son regard de grande dame...
Mais sa nuque entre ses deux nattes !

— De la bière à combien, mon enfant ?

— « A six sous. » Elle vérifia
Un à un les sous dans sa main
Donna son litre et attendit
Et fut toute tendue d'attente.

Y avait-il pas quelque part
Au pied d'un lit, dans une encoignure,
Une petite poupée de son
Qui grelottait sous des chiffons
Au fond d'une boîte en carton ?

Y avait-il pas au logis
Un petit frère touche-à-tout ?
Ou quelque dîner sur le feu ?

Mais soudain la bouche s'entr'ouvrit :
Les yeux, les yeux de grande dame
S'étaient tournés vers l'étagère
Où il y avait les bonbons.

C'est alors qu'en gagnant la porte
Je lui demandai : Comment t'appelles-tu ?

Elle sourit et dit : Alice.
— Alice, voici deux sous pour toi.

*
* *

Après, je l'ai rencontrée dans la rue
Elle portait son litre et son sel.
Elle avait aussi un petit cornet...

Elle a rougi à mon sourire
Et elle m'a fait un si gracieux,
Un si noble salut de la tête,
Que j'ai soulevé mon képi.

Amiens, 1916.

# ÉLÉGIE A HENRI DOUCET

TUÉ LE 11 MARS 1915

# I

Le Peuple est vaste, obscur et incliné,
Incliné toujours,
Sur le labeur et sur la pitance et sur les berceaux.

C'est une forêt drue, basse et puissante
Qui ramène au sol ses rameaux noueux
Où s'accumule une âme qui s'ignore.

Mais le temps vient, ici et là,
Le temps vient d'une branche élue
Qui ressurgit du noir humus
Et tout droit s'élève,
Avec les efforts de qui sait l'effort,
Avec les vertus gardées dans la sève,
Et va délivrer, haut dans l'azur,
Les rêves longtemps repliés
Dans les feuilles longtemps captives.

O Peuple, il sort ainsi de toi
Des fils aux yeux avides !

Des siècles d'humbles labeurs
Et d'amour minutieux
Ont amassé dans leur poitrine
Un chant qui déborde et s'élance.

Qui mieux qu'eux serait ton témoin,
Beauté du Monde ?
Quelle autre voix mieux que leur voix
Contient ton rire et ta colère,
Le sanglot de ta vieille peine,
Forêt si vieille et toujours verte,
Apre et chaude forêt des hommes ?

*
* *

Mon ami, c'est toi que j'évoque,
Frêle ouvrier de quatorze ans
Si résolu, si appliqué,
Henri Doucet de Châtellerault,
Elève à l'école du soir.

Pour que tu aies été celui que tu devins,
Cœur attentif, savoir, esprit sagace,
Danse et chant, prière et soleil,
Pour que tu aies été un peintre et un poète,

Il n'avait pas suffi, pour toi de quinze années
D'allègre pauvreté, d'études têtues
Et d'efforts éblouis et lents à la conquête,
A l'ascension de ton art et de toi-même ;

Il n'avait pas suffi de toi devenant homme
Après avoir été un héroïque enfant.

Il avait aussi fallu,
Dans le passé, que des hommes
Avec des yeux comme les tiens,
— Dix ou vingt hommes, qui sait,
Jalonnés au long des temps —

Approchant de leur village
Après le travail d'un jour,
Soient pris d'un doux désespoir
En voyant une fumée
Défaillir sur un ciel d'or.

Il avait fallu peut-être
Qu'une enfant étant assise
Au fond d'une impasse noire,
Immobile et engourdie
A cause de son petit frère
Endormi sur ses genoux,

Qu'une enfant toute à son rêve
Ait vu de molles pelouses
Parées d'oiseaux et de roses,
De brebis et de jets d'eau.

Avant que tu aies pu chanter
La jouvence et les atours
De la rivière au printemps,

Il avait aussi fallu
Que mainte laveuse
A genoux sur des roseaux
Usât dans l'eau ses mains rouges
Sans pouvoir être attentive
A rien d'autre qu'à sa tâche.

Pour accomplir une âme lumineuse entre toutes,
Entre toutes plaisante,
Qui sait l'amour qu'il faut
Et les étapes dans la nuit
Et les victoires sur la mort ?
Et qui sait quel trésor, comme un fruit unique
Mûrit depuis toujours en tout enfant qui passe ?

* * *

Qu'importe ce trésor, ô mon ami,
Aux trafiquants du monde !
Leurs enjeux, leurs valeurs se nomment
Patrie, population, territoire, effectifs,
Main-d'œuvre, marchandise ;
Toutes choses qu'on divise
Ou qu'on additionne.

Qu'importe l'arbre patient
Equilibrant ses branches
Et qu'importe son attitude

Comme une pensée à lui seul,
Ah! qu'importe l'arbre et son rêve
A celui qui n'aime pas l'arbre!
A celui qui dit: Mes forêts,
Mon patrimoine, mon domaine
Et qui, ne s'informant que de l'âge et du nombre,
Ordonne à distance des coupes!

Qu'importe aux ravageurs du monde
Qu'importe un homme, chaque homme,
O mon frère qu'ils ont tué!

Ils nous ont pris, toi, moi, nous tous,
Hommes parqués, *matériel humain*,
Comme on prendrait la menue-paille
Pour nourrir un feu,
Prodiguant les poignées après les poignées;

Et tant mieux pour ce qui a pu
Entre leurs gros doigts glisser et fuir
Et tant mieux pour ce que le vent
Dans son jeu brusque a pu sauver.

Mais toi!
Mais toi, happé par l'incendie,
Tendre ami, je ne sais pas même
A quel creux du sol calciné
A quel point du désert de cendre
Gît ta cendre frêle.

# II

CHATELLERAULT

C'est un bourg plutôt qu'une ville,
Malgré cette usine;
Et la maison de tes parents
N'est pas loin des champs;

Pas loin des prés ni de la Vienne
Que longe un sentier;
Que bordent potagers, guinguettes
Et les peupliers.

Ta mère m'a montré ta chambre.
On y parvient
Par une échelle de meunier
Sous un auvent.

Penché sur la rampe de bois,
Tu regardais
La table dressée en plein air
Aux plus longs jours
Et ton père arrosant les fleurs
En attendant la soupe.

Penché sur la rampe de bois,
Tu aurais vu sans doute, hélas,
Un matin du printemps dernier
Ta fille et ta petite sœur
Jouer ensemble.

# III

Pendant trente ans ton père a fabriqué
Des fusils Lebel, à la Manufacture ;
Et maintenant qu'elle est finie, la guerre,
Le voici retraité.

Il trouve encore à s'employer aux champs,
Mais il est triste ; il pense à son fils mort ;
Il pense au temps où il t'aidait le soir
A broyer tes couleurs, à tendre tes toiles ;
Au temps où le dimanche, au petit jour,
Vous partiez à la pêche ensemble.

Et son métier aussi, lui manque :
Le voici dévêtu de la vieille habitude ;
Il n'aima pas en vain sa tâche tant d'années.

Mais comme il ne sait pas démêler ses regrets
Ni penser au delà de ses mains travailleuses,

Cœur trop simple, il confond dans la même
tendresse
Son temps de père heureux et les jours sans
reproche
Où ses doigts ajustaient d'innombrables
fusils
Semblables au fusil qui tua son enfant.

# IV

La victoire mieux qu'acceptée,
Bien accueillie,
La victoire vraie d'une race
Est dans sa beauté tendue au monde ;

Est dans le vouloir, la façon qu'elle a
D'aimer et d'élever sa vie ;
Dans le génie des artisans
La patience des paysans
L'enseignement des sages ;
Et dans l'art qui contient le sol et le ciel,
L'art qui est local comme un vin
Mais abreuve aussi, comme un vin,
Des hommes de partout.

La victoire d'ici n'était pas, hélas,
La ripaille et la bamboula
Des impénitents impunis,
Sur le plus grand charnier du monde ;

Ni ces bateleurs jouant les Bismarck
Ni les Sénégalais dans la maison de Gœthe;
Ce n'était pas des noms de képis et de bottes
Donnés aux grandes rues des villes,
Ni la bêtise nationale épanouie.

La victoire d'ici et de là-bas,
Mon ami tué, c'était toi vivant!
Et ceux, tes pareils, et ceux tout ardeur
A toujours dépasser, comme l'alouette,
Leur propre effort tendu vers leur ciel,
Vers un morceau bleu du ciel de tous!

# ÉLÉGIE VILLAGEOISE

... Jean Ruet aussi est mort ;
Il avait vingt-quatre ans ;
C'était un gars de Saint-Ay
Dans les vignes, sur la Loire.

Jean Ruet a été tué !
Qui donc aurait pu croire
Que celui-là mourrait ?

Il était si vivant
Que c'était grand plaisir
De voir ce garçon-là,
Son nez humant l'espace,
Ses fins sourcils farceurs,
Ses gestes de danseur,
Et d'entendre son rire !

Son œil, quand il lisait
La guerre dans les journaux,

Etait l'œil de Panurge
Ecoutant Dindenault.

Et la belle santé
Excluant la rancune,
Nos grands chefs militaires
Excitaient sa gaîté.

Il est mort un matin
Qu'il pliait son grand corps
Pour saisir aux épaules
Un mort dans un boyau.

Un obus est tombé
Au bord du parapet
Et sa gerbe a criblé
Notre gentil Jean Ruet.

Sur le brancard j'ai vu
Son corps blanc et splendide :
La mort n'avait pas pu
Abîmer sa poitrine.

Hélas ! j'ai vu ses traits
S'amincir et se fondre

Pendant qu'il répétait
L'adresse de sa mère.

Nous l'avons enterré
Dans un bas-fond d'Argonne;
J'ai vu trois jours après
L'eau qui couvrait la place.

*
* *

Un dimanche matin pavoisé de lilas,
Vous traversiez un grand village.
Un bruit de rires et de verres
Venait d'une fenêtre ouverte.

Des enfants frais-lavés, tenant des sous,
Franchissaient le seuil des boutiques;

Des gens en blouses empesées,
Bonnets blancs, chapeaux à cerises,
Descendaient avec de grands rires
D'une carriole garnie de chaises;

Et sur la place communale,
Au milieu des tilleuls tout neufs,
Le vent parfumé soulevait
Pour les enfants, comme un complice,
Un coin de bâche encore tendue
Sur un mirobolant manège :
Cristaux, peluche et cuivre jaune.

Pour gagner les champs, si vous preniez
La ruelle où viraient les hirondelles,
Vous longiez un jardin et là vous pouviez
voir,
Par dessus la clôture,
Jean Ruet qui apprenait à sa plus jeune sœur
La Valse du Printemps,
Tout en repiquant des salades.

Ou bien, longeant le mur de la maison,
Assailli des orties et des liserons,
Vous entendiez un cornet à piston
Qui reprenait dix fois, avec toujours plus
d'âme,
Les deux mesures sentimentales et finales
Du grand morceau de la fanfare :
C'était Jean Ruet dans son grenier.

Le soir au bal, c'était Jean Ruet
Qui faisait danser et dansait ;
Et dans les vignes c'était Jean Ruet.
Qui enlaçait et embrassait.

Et ce compagnon au pressoir
Se prodiguant, c'était Jean Ruet.
Et ce paysan dans les champs
Au petit jour, c'était Jean Ruet.

Il était si vivant que c'était grand plaisir
De le regarder vivre !

Mais il est mort aussi,
Mort comme ses trois frères
Et encore beaucoup d'autres
De Saint-Ay sur la Loire ;

Beaucoup d'autres aussi
En France, en Angleterre,
En Prusse et en Bavière,
En Flandre et en Russie.

Beaucoup d'autres Jean Ruet
Qui chantaient sur la Terre
En y plantant la vigne
Le houblon et le blé
Sans penser aux casernes.

*
* *

Jean Ruet surtout est mort !
Ce ne sont pas les vieux
Ni les femmes ni les sœurs
Qui vont avoir le cœur
D'aller sarcler les vignes
Et tailler et soufrer !

Puisqu'il n'y a plus d'hommes,
Il n'y a plus besoin de vin :
Arrachez toutes les souches
Pour chauffer cet hiver
Vos cœurs deux fois transis.

Vieilles gens de Saint-Ay
Et de France et d'Europe,

Soignez pour vivre encore
Cent pieds de pommes de terre
Et envoyez vos filles
Travailler aux fabriques.

# EUROPE

Arbre mutilé, maintenant sois libre !

Ils avaient empoigné tes branches
Pour les cingler et les briser ensemble
Par le calcul et la rigueur de leurs pesées ;

Ils les maintenaient en branle éperdu,
Ils les tourmentaient de durs élans captifs,
Ils se disputaient tes fruits et tes feuilles
Et jusqu'à tes nids !

Ils ont fait de toi pendant vingt saisons
Un arbre d'hiver et de quel hiver !
Le sol est jonché de tes frondaisons.
Ton écorce pend en lanières blêmes
Poisseuses partout de la même sève !

Mais maintenant, veuille revivre et libre !
Mais maintenant oh ! veuille te garder !

Ton faîte est brisé mais le tronc est fort,
Mais l'espoir est fort, mais la terre est riche.
Et vois tes bourreaux : leur œuvre n'a pu
Que précipiter leur décrépitude !

Arbre écartelé par leurs convoitises,
Tes bras déchirés, tes bras ennemis
Fais-les se nouer, se croiser, s'étreindre,
Se quitter, se tordre et se prendre encore
De telle façon que tu ne sois plus
Un déploiement de forces divergentes,
Mais un seul destin, un amour, un arbre !

# RETOUR DE LA GUERRE

*Qu'en dis-tu, voyageur des pays*
*et des gares ?*

PAUL VERLAINE.

# I

Toi qui rêvais d'accorder dans ta voix
L'allégresse d'aimer
Et ce sanglot voilé, toujours fidèle,
Appel de l'infini dans l'ombre de la joie,
Ce beau sanglot du cœur avide et débordé
Devant notre impuissance, hélas, à tout étreindre,

Toi qui aimais chanter même la chanson triste,
Mais où l'espoir sourit
Comme un éveil du vent ou l'envol d'un oiseau
Dans un feuillage inerte accablé de midi,
Toi qui voulais chanter aux hommes leur fortune
La plus certaine et la plus délaissée,
Dis, sauras-tu chanter encore ?

# II

Après ce long silence, après ce dur voyage,
Quelque chose, toujours, frissonne dans ta voix
Mais ce n'est plus la joie.

Si c'est encore l'amour, c'est un amour en deuil
Et accablé d'outrages.

Des larmes sur les uns, du mépris sur les autres :
L'heure n'est pas d'entonner la louange
De ce monde aveugle et meurtri.

L'heure n'est pas non plus, après la servitude
Et dans l'étouffement,
De t'évader bien loin et seul en emportant
Une flamme sacrée.

Il faut rester ici, chanter dans cette nuit,
Chercher avec ton chant
Chercher comme toujours à quels appels
La vieille foi ouvrira des ailes nouvelles.

# III

— Y a-t-il un lieu de silence
Où je puisse essayer mon chant
Sans que le submerge en moi-même
Le tumulte de ces orages,
Les cris aigus de ce prétoire
Où se proclament par cent voix
Le mensonge des criminels
La cupidité des voleurs
Et la lâcheté des esclaves ?

— *Un seul accent vrai de ton cœur*
*En toi couvrira cent voix fausses.*

Ah ! mon cœur n'est-il pas pareil
A un fruit jeté dans la mer :
Quand un batelier le recueille
Il est encore plein et doré
Mais sa chair que l'eau a forcée
N'a plus que l'âcreté du sel.

J'ai regardé bien trop de morts
Avec des yeux secs et distraits ;
J'ai connu trop de paysages,
J'ai pressé pendant ces cinq ans
Trop de mains, vu trop de visages ;
Des flots ont noyé ma mémoire.

*— La moisson étouffe et aveugle*
*L'ample grenier qui la contient*
*Mais d'où jaillira chaque gerbe*
*A son tour, avec tous ses grains.*

*Sur le lourd butin qui t'accable*
*Penche-toi ! Dans un cœur aimant*
*Rien n'est perdu, rien ne s'efface*
*De ce qu'y a mis chaque jour.*

# IL Y A D'AUTRES POÈMES

A LUC DURTAIN

Il y a d'autres poèmes
Que je projetais d'écrire.

J'aurais pu peupler ce livre
De pauvres oiseaux sanglants
Aux yeux pleins d'horreur ;

De noirs oiseaux mutilés
Épuisant, tels que des feuilles,
Un vol au ras des ornières
Avant de mourir.

O potentats, gens de guerre
Qui nous teniez à merci !
Sombre engeance, vieux gendarmes,
Faux courage et faux honneur !

Je crois n'avoir jamais pu
Haïr pour mon propre compte,
Mais je m'étais bien promis
De chanter comme il convient
Pour tuer votre légende.

Et j'avais peur d'oublier !

Et j'avais peur d'oublier
Le visage des martyrs,
La lâcheté des méchants,
Telle angoisse et tel soupir,
Tel aspect et tel accent.

Hélas ! que n'ai-je oublié !
Et que n'ai-je à ranimer
Dans un long frémissement
Un à un des souvenirs
Repliés dans ma mémoire !

La guerre est encore vivante
Et pesante en moi comme un mal
Qu'on n'arrive pas à guérir !

La guerre est la tache grasse
Qui recouvre hier,
Mais si large et si nourrie
Qu'elle envahit le présent.

La guerre, ah ! je la refoule
En moi chaque jour ;
Une affreuse nostalgie
Me hante et m'étreint :

J'attendrai d'en être libre
Pour ajouter à ce livre ;

Pour prêter ma voix au torrent
J'attendrai d'être loin de lui
Où qu'une herbe drue habite
Son lit asséché.

Je ne pourrais aujourd'hui
Qu'y retremper ma colère.

Mais la colère est impure et stérile,
Ne sait pas chanter, refuse les larmes
Et fait trop honneur à ce qui l'anime ;
Son cri n'est pas celui qui délivre.

*
* *

Amitié, amitié de tous mes amis,
Innombrable amitié de mes camarades,
Je tournerai mes yeux seulement vers ton visage :

Il avait, dans l'âpre aventure
La tendresse de l'arc-en-ciel
Et déployait comme lui son sourire
Sur un ciel mauvais et plombé d'orage.

Je me délivrerai, amitié, en te chantant;
Vivace amitié toujours retrouvée
Dans tous les remous et à tous les vents !

Ah ! de quoi nos cœurs, dans ce long exil
Auraient-ils pu vivre, amitié, sans toi ?
Et sur quoi de certain, sinon sur toi
Pourrions-nous fonder aujourd'hui la joie,
L'inquiète joie, la fragile joie ?

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE


CHANT DU DÉSESPÉRÉ . . . . . 9
MOBILISATION. . . . . 12
AVEC L'HERBE. . . . . 15
SOUVENIRS . . . . . 17
CHANT D'UN FANTASSIN . . . . . 19
TRÊVE. . . . . 22
RELÈVE . . . . . 24
PRINTEMPS DE GUERRE. . . . . 28
LA GRANGE . . . . . 30
MONTBLAINVILLE. . . . . 33
INTERMÈDE . . . . . 36
ÉLÉGIE A HENRI DOUCET :
I. LE PEUPLE EST VASTE . . . . . 41
II. CHATELLERAULT . . . . . 48
III. PENDANT TRENTE ANS, TON PÈRE 50
IV. LA VICTOIRE MIEUX QU'ACCEPTÉE 52

ÉLÉGIE VILLAGEOISE. .. .. .. .. .. 54
EUROPE .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. 61
RETOUR DE LA GUERRE :
I. TOI QUI RÊVAIS .. .. .. .. .. 65
II. APRÈS CE LONG SILENCE. .. .. 66
III. Y A-T-IL UN LIEU DE SILENCE .. 68
IL Y A D'AUTRES POÈMES .. .. .. .. 70

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUINZE OCTOBRE MIL
NEUF CENT VINGT, PAR
L'IMPRIMERIE COULOUMA
A ARGENTEUIL.

LF
V6995c

167744

Author Vildrac, Charles

Title Chants du Désespéré

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU